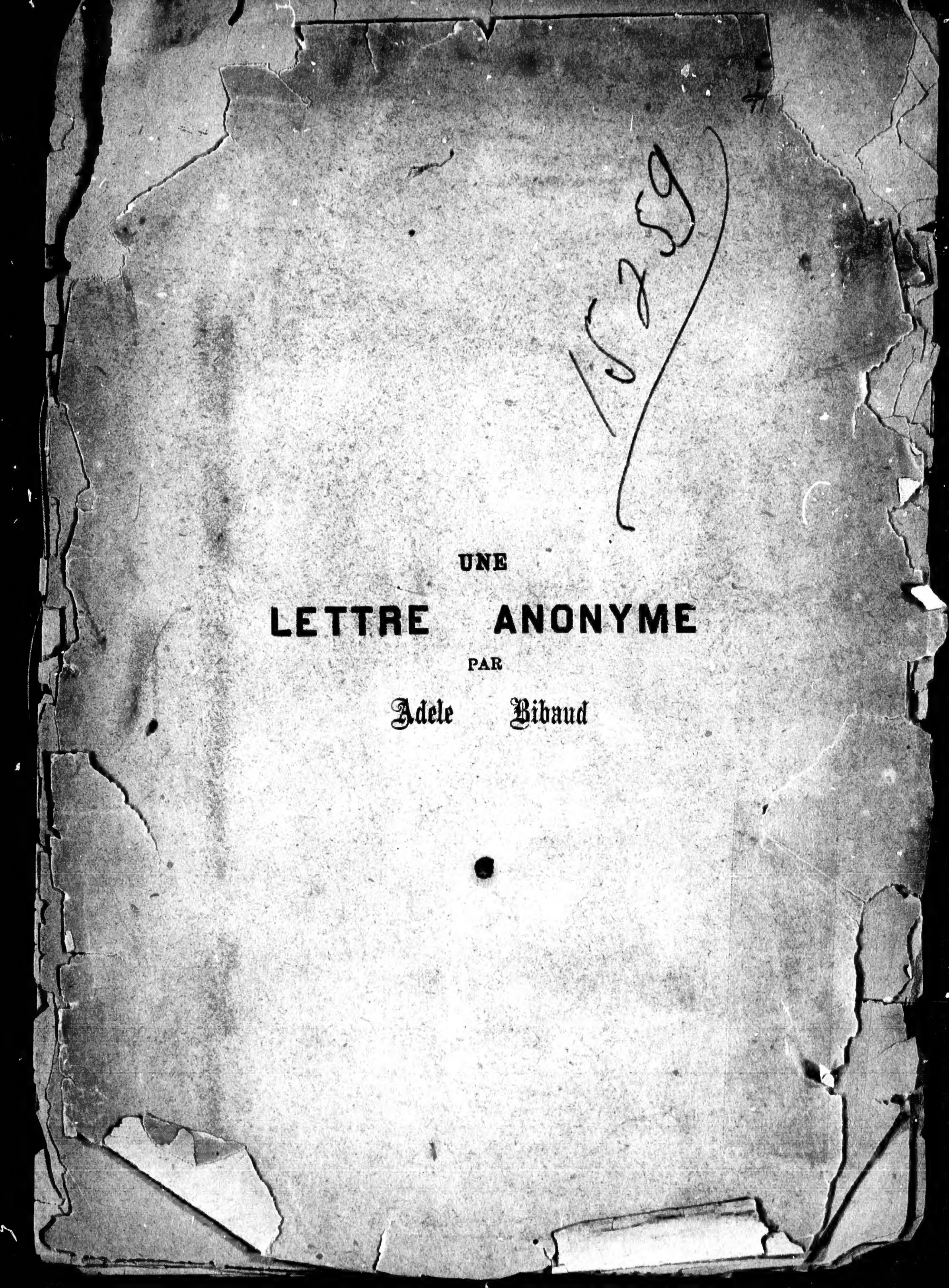


UNE

LETTRE ANONYME

PAR

Adele Bibaud

—UNE—

LETTRE ANONYME.

I

A Monsieur Edgard T...

Ne vous est il jamais arrivé, mon cher Edgard, de recevoir des lettres anonymes. Tiens, voilà que je commence par une phrase qui ne devait être qu'au milieu de ma missive. Oui, cette question, je ne vous la ferai qu'après vous avoir raconté ce qui m'arrive. Vous savez que je vous initie aux moindres incidents de ma vie. Vous avez aussi une manière de questionner sans en avoir l'air, qui ne me permet pas de vous rien cacher, et quelquefois je suis fort étonné d'avoir mis au courant de toutes mes folies un sage tel que vous. Je vous entends vous écrier: flatteur! Non, monsieur, je ne le suis pas; ce métier je ne l'ai jamais appris, et dans tous mes longs voyages, en Europe, en Asie, en Afrique, je ne suis jamais parvenu à me refaire, je suis toujours demeuré l'incorrigible Gaston, qui dit tout ce qu'il pense, et qui, malgré tous ses défauts, a l'horreur du mensonge, l'amour du vrai, du bon et du spirituel; voilà pourquoi je suis demeuré votre ami le plus dévoué, car vous possédez ces trois qualités. Mais je me tais bien vite, vous me faites les gros yeux, les compliments, vous ne les aimez pas. C'est juste, je vous ai déplu; mille pardons, désormais je serai muet comme la tombe à votre sujet, et tel qu'un véritable égoiste je ne vous entretiendrai que de mon humble personne. Etes-vous content? Maintenant tournons la page.

Savez-vous comment je quittai Montréal l'autre jour lorsque je pris le dîner avec vous? En véritable ours mal léché, sans prendre congé de personne. En voulez-vous savoir la cause? Ne cherchez pas trop longtemps; vous l'avez devinée, c'est la femme.

Vous savez comme moi que la femme se mêle à tout ce qui nous regarde. Avez-vous du bonheur, c'est la femme, avez-vous du malheur, c'est la femme, avez-vous des misères, des tracas, c'est encore la femme, l'éternelle femme. C'est elle qui bouleverse le monde, mais il parait qu'il ne faut pas trop lui en vouloir, puisque sans elle il n'existerait pas, et j'ai pardonné bien vite à celle qui m'a fait quitter si brusquement Montréal, car celle-là a droit à tout l'amour et tout le respect qu'un cœur peut éprouver, puisque c'est ma mère.

Comment, allez-vous me dire, votre mère, qui est une femme de tant d'esprit, a-t-elle pu vous causer des désagréments assez grands pour vous décider à laisser Montréal, où vous deviez passer six mois? il faut que vous ayez été trop prompt, ou

mon cher, permettez-moi de le dire, il faut que vous ayez manqué de raison.

Parfait, je vous l'accorde, j'ai manqué de raison ; mais Edgard, avouez que les femmes d'esprit sont celles qui se fourrent les plus singulières idées dans la tête. Figurez vous que ma mère, savez-vous ce qu'elle voulait ? me marier ! Comprenez-vous enfin ce grand mot ? me marier, moi, qu'en dites vous ? n'était-ce pas assez pour me faire fuir jusqu'au Mont Blanc ? Oui, je me sentais d'ardeur à gravir ces montagnes et à me laisser geler sur leurs sommets à cette proposition. Me marier, moi l'excentrique, moi le misanthropo, ah ! ah ! ah ! du fond de ma retraite je vous assure que je ris de très bon cœur.

— " Mon fils, m'a dit ma mère en commençant, savez-vous que vous avez bientôt trente-trois ans.

— " Oui, ma mère, je ne l'ai pas oublié.

— " Eh bien !

— " Eh bien ! qu'en concluez-vous ?

— " Qu'il est temps de vous choisir une compagne.

— " Je n'en vois pas la nécessité.

— " Au contraire je la trouve fort urgente, car si vous ne vous hatez, vous deviendrez l'être le plus capricieux que la terre ait porté. Tenez, j'ai une charmante union à vous proposer.

— " Sous quelle forme, ma mère ?

— " Sous la forme gracieuse de Mlle Alice de C...

— " Mademoiselle de C... ?

— " Oui, est-ce qu'elle ne vous plaît pas ? C'est une aimable enfant qui, outre sa jolie figure, a une éducation parfaite et une fortune à apporter à son mari.

— " Je n'aime pas à courir la bonne fortune, et votre aimable enfant n'est pas ce qu'il me faut ; je suis bien d'opinion qu'elle a de très beaux yeux noirs, un nez quelque peu fripon, une bouche moqueuse, mais que voulez vous, ma mère, je n'ai pas de goûts matrimoniaux, et comme vous me revoyez après six ans d'absence, j'ai vu une infinité de femmes, blanches, noires, jaunes et rouges, sans qu'il me soit jamais venu la moindre envie d'en prendre une. Je veux jouir encore de ma liberté.

— " Allons donc, ce que vous dites là, Gaston, n'a pas de bon sens.

— " Au contraire, ma mère, c'est très sensé.

— " Vous déraisonnez toujours, Gaston, au commencement de nos entretiens, mais je finirai bien par changer vos idées biscornues. Vous me revenez du bout de l'Orient avec une infinité de travers dont il faudra vous départir, il faut vous habituer à penser que vous n'êtes plus au milieu des Egyptiens.

— " Comme il vous plaira, ma mère, mais je ne m'habituerai jamais à la pensée d'aimer une autre femme que vous.

Et là-dessus je l'ai embrassée en lui disant :

— " Faites mes saluts les plus respectueux à Mademoiselle Alice, et dites lui que si elle a jeté ses vues sur moi, il serait bien plus sage de les porter ailleurs, je ne suis pas fait pour un mari. "

Je la quittai à ces mots, et une heure après j'étais dans les chars qui m'entrainaient à Québec.

Je connais ma mère, Edgard, elle n'est pas femme à abandonner ce qu'elle a entrepris, et chaque jour je l'aurais vu venir à moi avec cette phrase : " Mademoiselle Alice est comme ci, puis elle est comme ça, puis elle a fait ceci, puis elle a fait cela. Que dis-je, elle ne m'aurait pas laissé un moment de repos, sans me parler avec des louanges flatteuses de son Alice. Bref, elle m'aurait écorché les oreilles de telle façon, avec sa demoiselle de C..., que pour

avoir la paix j'aurais peut-être fini par épouser cette petite, quitte à m'en repentir toute ma vie. J'ai pris le meilleur moyen, et tout simplement, comme un lâche, j'ai fui le danger. Grondez-moi, mon cher Edgard, cette fois vous n'y pourrez rien, je suis fort décidé à demeurer ici jusqu'à ce que ma mère ait entièrement renoncé à ses idées de mariage à mon endroit.

Cependant je vous dirai que Québec ne me plaît pas, ces rues étroites, qui semblent toutes autant de petits détours perfides pour nous ramener au même point, cette infinité de montées et de descentes, ces côtes ressemblant chacune à un promontoire, tout cela a un je ne sais quoi de désagréable qui m'attaque les nerfs, et puis, pour comble de maux, en arrivant je tombe au milieu d'une bagarre d'ouvriers en révolte, qui se ruent sur les innocents comme une nuée de corbeaux, sur une proie qui leur appartient.

Ces québecquois sont d'un crâne tout particulier pour les soulèvements ; que diable, ne sont ils pas assez soulevés par leur cap, de trois cent cinquante pieds au-dessus du niveau du Saint-Laurent, pour demeurer tranquillement perchés sur leur juchoir ? Il me semble que cela serait fort raisonnable, mais ici il parait qu'il faut que chaque année l'on se tapoche, et même qu'on amène en scène quelques canons ; c'est une manière de se grandir fort guerrière, n'est-ce pas? Ici on ne bâtit pas, on se bât. Enfin, je ne vous donnerai pas de plus longs details sur une ville que vous connaissez mieux que moi, je vous dirai seulement que je ne reçus aucune blessure, et que je m'échappai sain et sauf de la mêlée, après quoi je me hâtai d'aller louer une chambre à l'Hôtel St-Louis, où je dormis paisiblement sans rêver à Mademoiselle de C..., je vous assure.

Le surlendemain je fus fort surpris de recevoir une lettre, quoique personne ne sut mon installation ici. Tenez, je vous en envoie le contenu, elle est conçue en ces termes :

" A Monsieur Gaston P., Avocat,
Québec.

" Monsieur,

" Tout le jour m'a pesé, j'essayai vainement de tromper les heures en parcourant un roman de Victor Cherbulliez. Aimez-vous cet auteur ? son style vous plaît-il ? Si vous avez lu son ouvrage, Samuel Brohl et compagnie, vous qui vous interressez si fort à la littérature, vous avez du sourire à cette expression, lorsqu'il parle de Larinski et qu'il dit : Il avait une voix de baryton, étoffée, moelleuse et vibrante. Singulière définition, n'est-ce pas? mais en tout cas, nouvelle et imprévue.

" Si vous aimez l'imprévu, monsieur P., vous serez satisfait aujourd'hui, car ma lettre est tout ce qui peut vous arriver de plus imprévu, vu que vous ne vous y attendiez pas et que vous ne pouviez vous y attendre; puis pour continuer la surprise mon nom doit demeurer pour vous un mystère, je vous écris sous le voile du pseudonyme. Ne cherchez pas à découvrir qui je suis, c'est inutile, vous n'y parviendrez pas. Contentez-vous de me penser joliment originale, cela doit vous convenir, il me semble que ces idées originales vous appartiennent assez. Donc, si nous sympathisons de ce côté, je puis espérer que vous me lirez jusqu'au bout sans que je vous sois trop désagréable."

Je vous disais en commençant que j'étais triste, parceque le temps ne pouvait s'écouler. Oui, je me sentais envahie d'un malaise indéfinissable, je me plaignais sans raison et je soupirais sans cause. Dites, n'étais-je pas atteinte de cette terrible maladie que les Anglais appellent le spleen ? Avez-vous déjà éprouvé de ces découragements complets, de ces dégoûts de la vie qui vous font

envisager le monde sous un si sombre aspect? Si vous en avez été exempt, vous êtes un heureux mortel. Pour moi je ne connais rien de pire. Que faire en ces moments d'ennui indicible? Je n'ai rien pu trouver de mieux que de me pencher sur une feuille de papier pour écrire à M. P. S'entretenir avec un homme d'esprit est le moyen le plus efficace pour chasser tous les spleens.

Je ne puis m'adresser mieux qu'à vous; vous avez à titre de touriste une infinité de connaissances, d'autant plus agréables pour moi qu'une partie des pays que vous avez vus je les ai parcourus. En correspondant nous pourrons par la pensée nous transporter de nouveau en France, en Suisse, en Italie, et nous communiquer nos impressions sur les chef-d'œuvres de ces contrées.

Ai je trop présumé en comptant d'avance sur votre réponse? je ne le pense pas. Vous aimez l'intrigue; vous avez vu tant de choses dans vos voyages, que ma conduite ne vous surprendra pas. Si vous aimiez, je ne vous parlerais pas comme je le fais; votre cœur et votre esprit étant occupés d'une autre, vous n'auriez aucun moment à donner à une inconnue; étant tout pour elle, vous n'auriez pas un mot pour moi. Mais l'amour vous ne la connaissez pas. Vous ignorez ses instants d'ineffable bonheur, de joie réelle, que procure un tel sentiment lorsqu'il est partagé, et vous ne pouvez, comme Lamartine, vous écrier:

" L'amour je l'ai chanté, quand, plein de son délire,
Un seul mot murmuré faisait vibrer ma lyre,
Et que mon cœur cédait au pouvoir d'un coup d'œil,
Comme la voile au vent qui la pousse à l'écueil,
J'aimai, je fus aimé, c'est assez pour ma tombe,
Qu'on y grave ces mots, et qu'une larme y tombe."

Lamartine est un grand poète, nul mieux que lui n'a su définir les impressions du cœur humain. En lisant ses confidences, n'avez-vous pas été ému de la sensibilité de cette âme poétique, lorsqu'il adresse ses regrets cruels aux mânes de cette Graziella, dont il ignorait avant la séparation toute la puissance sur son cœur? Le bonheur était là, il le laissa passer. Combien de gens commettent la même faute! Bien des chagrins pourraient être épargnés si l'homme, comme le chien de Lafontaine, n'abandonnait pas souvent la proie pour l'ombre. Mais je m'aperçois que je deviens sermoneuse; c'est à mon insu, je vous assure; les sermons je les déteste, je me rappelle si bien avec quelle promptitude, lorsque j'étais enfant, je me bouchais les oreilles lorsque ma maîtresse d'instruction commençait ses longs chapelets de reproches à mon endroit. Vous voyez que je n'ai jamais été parfaite. Je ne sais si l'âge m'a été favorable et si j'ai plus de mérite maintenant qu'alors.

Dites-moi ce que vous pensez de moi. Je suis fort curieuse de connaître votre opinion, et surtout ne me cachez rien. Adressez votre lettre ainsi:

Mlle Laure, Poste restante,
Belœil, P. Q.

Rappelez-vous que j'attends votre réponse au plus tôt. Adieu. Mon spleen est passé, je vous en remercie.

Eh bien! Edgard, que pensez-vous de tout cela. Avez-vous déjà reçu des lettres anonymes. Conseillez moi, dois-je répondre? Je vous dirai que sans la connaître cette femme m'intéresse. Ce doit être une fine mouche à en juger par ses écrits, et, quelque soit son but, le plaisir de recevoir de semblables lettres vaut bien la peine de lui envoyer de mes nouvelles. Vous savez que j'ai toujours eu un faible pour l'ex-

traordinaire, vous avez souvent ri de moi à ce sujet. Enfin je ne ferai rien sans votre avis. Hâtez-vous de me d[illegible]ner votre opinion. Au revoir, c[illegible]r Edgard, je vous serre la main.

GASTON P.

II

A Monsieur Edgard T...

Edgard, vous êtes un homme incompréhensible, je ne vous ai jamais connu avec autant de réticences. Vous me tournez des oui qui me font tout l'effet d'être des non. Enfin vous m'embrouillez de telle façon que j'ai terminé votre lettre sans trop comprendre si vous m'encouragiez à répondre ou à garder le silence. Vous commencez par des louanges sur un style qui vous plaît, des idées charmantes d'une femme qui vous parait réellement spirituelle, puis tout à coup, au milieu de cette longue série d'éloges à son endroit, vous me lancez un mais qui m'arrive comme une bombe, au milieu d'un plat d'ortolans que je suis en train de manger à belles dents, et que vous dispersez impitoyablement. Ce mais, qui n'est pas de ceux que j'avale le mieux, est pour m'apprendre que ma fine mouche pourrait bien n'être qu'un rusé garçon qui veut s'amuser à mes dépens.

Edgard, je ne vous le pardonne pas, changer ainsi ma femme en garçon ; ce n'est pas du tout convenable, et c'est fort mal de votre part, de tracasser ainsi l'esprit de votre ancien ami, avec une probabilité que je n'admettrai jamais ; car j'y tiens, Mademoiselle Laure est une femme, une véritable femme, avec toute la ruse et la finesse de son sexe. D'abord, nous autres, hommes, nous n'avons pas ce tact et nous n'écrivons pas ainsi ; puis je vous le répète, il faut que ce soit une femme.

Je vous vois sourire, sournoisement, dans votre moustache, de mon entêtement. Fat, dites vous, malgré le scepticisme qu'il affecte, il tient absolument à ce qu'on s'occupe de lui, et ne peut admettre une raillerie à son adresse.

Ce n'est pas cela, Edgard, vous me jugez mal. Je sais que tous nous sommes sujets à la critique, et que nul n'est exempt des mauvaises plaisanteries du monde. Le monde, personne ne le connaît mieux que moi. J'ai étudié tous ses ridicules, ses prétentions, ses dédains jaloux, ses fiertés vaniteuses, ses airs de grandeurs, sous lesquels se cache toujours le parvenu, ses hauteurs sans esprits, ses affectations de convenances, créées pour repousser les capacités, les talents, et élever aux nues les niais, que la fortune dore.

Le masque de l'hypocrisie, sous lequel se voilent les fausses vertus, je l'ai soulevé trop souvent pour en être encore dupe, et voilà pourquoi je me soucie fort peu de l'opinion du monde. Je fais ce qui me plaît, et ris des sots qui me regardent.

Si donc on a voulu s'amuser à mes dépens, comme vous voulez me le faire croire, eh bien ! rira bien qui rira le dernier. A tout hasard, je me risque ; si le dénoument m'apprend que vous avez raison, je vous autorise d'avance à publier mon aventure en pamphlets ; vous êtes auteur, vous ne pouvez me refuser. Vous mettrez le titre en grosses lettres " Une duperie."

Cependant, avant de terminer, Edgard, il faut que je vous dise, que l'on se persuade vite de ce que l'on désire ; c'est pourquoi, ne voulant pas avoir affaire à votre rusé garçon, je compte beaucoup sur mon inconnue pour me donner la victoire sur vous.

Il n'y a rien d'entêté comme un vieux garçon. Je vous le prouve aujourd'hui. Mais afin que vous ne m'en voulies pas trop, je vous pro-

mets d'avance de vous envoyer toute ma correspondance, même ce que l'on pourrait m'adresser de plus désagréable, au risque d'encourir tous vos sarcasmes. A bientôt, Edgard, envoyez moi de vos nouvelles. Toujours votre

GASTON.

III

A Monsieur Edgard T...

Edgard, vous me remerciez du plaisir que vous a causé les quatre dernières lettres de Mademoiselle Laure, que je vous ai expédiées. Je vous ai bien tenu parole, pas un mot de ce qu'elle me dit ne vous a été caché, car je tenais beaucoup à ce que vous partageassiez mon opinion sur cette inconnue, qui m'intéresse de plus en plus. Vous en êtes venu à dire comme moi ; oui, c'est une femme remarquable, qui sait ce qu'elle sait, qui a vu ce qu'elle a vu. Avec quel charme elle m'a transporté de nouveau dans les pays qu'elle m'indique dans sa première lettre. Rien ne lui a échappé, elle a fait une étude complète des chef-d'œuvres, des arts, des monuments, des curiosités, rassemblés en si grand nombre en France et en Italie, Combien de choses intéressantes, passées inaperçues pour moi, qu'elle m'a montrées, me laissant étonné de mon manque d'attention sur ce qui aurait dû frapper mon imagination.

En me communiquant ainsi ses impressions, elle m'a fait connaître jusqu'à quel point elle possédait cette sensibilité et cette grandeur d'âme qui sont les dons les plus précieux que Dieu puisse donner à la femme, et que l'homme doit le plus apprécier chez celle dont il veut faire la compagne de sa vie.

Edgard, plus je lis Mademoiselle Laure, plus je me sens le désir de la connaître personnellement. Qui est elle ? pourquoi ce mystère ? pourquoi m'écrit-elle ? Voilà les questions que je m'adresse vingt fois le jour.

Malgré toutes les démarches que j'ai faites, je n'ai pu rien découvrir. Comme elle me l'a dit, c'est inutile ; je ne saurai rien sans son consentement. Mais ce consentement, quand viendra-t-il ? Edgard, je ne me comprends plus ; je suis inquiet ; si une lettre de Laure retarde, je sens un malaise que je ne puis rendre.

Qu'est-ce que j'éprouve ? Je ne pourrais le dire. Vais-je m'éprendre d'une femme que je ne connais pas ?

Avez-vous jamais entendu parler d'une chose semblable ? est-ce que l'on peut aimer sans connaître l'objet que l'on aime ? Rassurez-moi, Edgard, dites-moi que je n'ai jamais aimé et que je ne connais pas l'amour. Donnez-moi tous les noms qu'il vous plaira, traitez-moi de fou, de niais, d'écervelé, j'accepte toutes les qualifications, pourvu qu'elles me sauvent d'être amoureux, et amoureux de qui ? grand Dieu, voilà ce qui est le plus cruel.

Où est-elle cette femme ? Je voudrais pouvoir la tenir et l'étrangler, pour la punir de tous les tourments qu'elle me cause, pour lui apprendre à ne pas avoir tant d'esprit, et forcer ainsi les gens à ne pouvoir plus se passer de ses écrits du moment que l'on en a reçu quelques uns ?

Oui, Edgard, voilà où j'en suis rendu, mais la vilaine me payera tout cela si jamais je la rejoins. La semaine dernière, furieux d'avoir échoué dans une recherche que je croyais cette fois mener à bonne fin, je lui écrivis une lettre fort peu aimable, dans laquelle je ne dissimulais nullement mon mécontentement ; voici ce qu'elle me répondit :

" Monsieur,

" Il était huit heures, assise à ma fenêtre, depuis quelques instants, j'étais ensevelie dans une de ses

muettes contemplations de la nature qui remplit l'âme d'un bonheur mystérieux, en nous rapprochant pour ainsi dire du Souverain Maître. Le jour allait bientôt finir, le ciel était pourpré des feux mourants de Phébus, tandis qu'à l'horizon l'astre majestueux des nuits montait lentement dans la nue. L'air était embaumé des suaves parfums des moissons et des fleurs. Aux approches du soir tout se taisait autour de moi, le calme le plus parfait m'environnait. Je me sentais heureuse et émue, cette solitude me plaisait. Mes pensées s'envolaient vers vous, et je me disais: Que fait-il à cette heure? ai-je réellement, comme il me le dit, pris quelqu'ascendant sur son cœur? se pourrait-il que, sans me connaître, je fusse quelque chose pour lui? Non, je ne puis le croire; c'est l'inconnu qu'il cherche, c'est le mystère qu'il veut approfondir, mais ce n'est pas la femme qu'il veut aimer.

" J'en étais à ce point de mes réflexions, lorsque l'on vint me remettre votre dernière lettre. Je l'espérais depuis longtemps; vous vous êtes fait attendre, mais en revanche quelle tirade. Je ne vous ai jamais connu aussi bourru. Des menaces, je crois que vous m'en faites; vous m'ordonnez de cesser cet incognito, vous me dites que vous ne pouvez plus vivre ainsi, qu'il ne fallait pas vous écrire, que persister dans ma résolution de ne pas me faire connaître n'a plus le sens commun. Mais, monsieur, c'est précisément ce qui vous plaît, tout ce qui est dans l'ordre naturel des choses n'a pas pour vous l'attrait de l'extraordinaire. Si je ne vous avais jamais écrit, si vous m'aviez connue dans un salon, malgré toutes les peines que je me serais données pour vous être agréable, vous m'auriez oubliée l'instant d'après, pour ne jamais plus vous souvenir. Vous auriez peut-être dit: C'est une femme d'esprit; mais des femmes d'esprit on en trouve partout. Au lieu qu'en m'accusant de ne pas avoir le sens commun, vous me faites beaucoup de plaisir, c'est la preuve que je ne vous suis pas tout à fait indifférente. Vous voyez jusqu'à quel point je tiens à vous plaire, puisque je consens à paraître ridicule pour cela. Oui, je suis heureuse en pensant que souvent votre esprit est occupé de moi; c'est une si grande joie de se sentir nécessaire à quelqu'un, que je ne puis me décider à vous obéir. Je veux plutôt braver votre courroux; car, écoutez-moi, Gaston, si vous me voyiez tout ce que vous me dites éprouver pour moi sans me connaître disparaîtrait. J'en suis sure. Si je ne réponds pas à l'idée que vous vous êtes faite de ma personne; si je suis laide, par hasard; si vous avez cru avoir affaire à une jeune fille à l'âge des illusions et des rêves, à l'âge où l'on ne connaît pas encore les déceptions et les revers du monde, à l'âge heureux enfin où l'on aime, où l'on peut être aimée; et que vous rencontriez à sa place une vieille femme presqu'une grand'mère.

" Dites, que ferez-vous. Vous me détesterez souverainement, vous m'accuserez de vous avoir trompé, et cependant je ne vous ai jamais parlé de moi-même, je vous ai laissé tout deviner, et il faudrait pour cela perdre en un instant, dans votre opinion, tout ce que m'a acquis ma correspondance avec vous au moyen du pseudonyme? Ah! Gaston, vous vous dites malheureux à cause de moi, mais ne suis-je pas plus à plaindre que vous? vous m'ignorez, mais moi je vous connais; je vous avais vu vingt fois avant de vous écrire, et sans vous avoir jamais parlé j'avais déjà compris tout ce que vous étiez pour moi; et maintenant que j'ai lu dans votre âme, que vous m'avez appris votre caractère, que j'ai découvert jusqu'à quel point vous

possédez ces qualités, que dans des moments de douces rêveries je m'étais plu à donner à cet être idéal que tout mortel se crée au début de la vie, comprenez-vous ce que je souffre ?

" Oui, comme vous me l'avez dit, je n'aurais pas dû vous écrire, ne vous voyant plus j'aurais peut être oublié! Mais votre voix, parvenant jusqu'à moi, avait des accents qui me laissaient ravie et charmée. Après vous avoir lu, je voulais vous relire. Lorsque vous me disiez : Laure, je vous aime. Insensée, je répétais, il m'aime. Ai-je bien pu le croire ? est-il possible que durant près de trois mois j'ai pu m'abuser à ce point, sans seulement penser que je n'étais pour vous qu'une énigme du sphynx, qu'il fallait à tout prix découvrir, et que vous pouviez avoir recours à tous les moyens, même emprunter le langage de la passion, auquel nulle femme ne peut entièrement fermer son cœur, lorsqu'il est dicté avec cette éloquence et cette persuasion dont vous possédez le secret ?

"Ah! monsieur P., vous connaissez tout l'empire que vous pouvez avoir lorsque vous le voulez, et vous n'avez rien épargné! Méchant, pourquoi m'avoir traitée sans pitié ? Mais puis-je vous faire des reproches, n'ai-je pas commis la première faute ? Désormais je n'ai plus qu'à souffrir, souffrir en silence. Qu'allez-vous dire en rouvrant cette lettre ? Je n'ose y songer. Si vous alliez cesser de m'écrire ! Mais non, non, c'est impossible. Rassurez-moi bien vite par votre réponse. Vos épitres seules, maintenant, ont le pouvoir de captiver toute mon attention. Les romans que je recherchais avec tant d'avidité n'ont plus d'intérêt pour moi. Que sont ces lecteurs, en comparaison de tout ce que vous me dites ? Ne savez-vous pas mieux que personne rendre les sentiments de l'âme, nous transporter dans les lieux que vous décrivez avec tant de précision, nous éblouir par le tableau des endroits délicieux où vous avez passé, et dont vous nous donnez pour ainsi dire le panorama par une définition qui n'omet ni n'oublie ?

" Voilà pourquoi contre tant d'éloquence je suis demeurée sans force pour vous cacher mon secret. Je viens de tout vous avouer, moi qui en commençant cette lettre avais la ferme résolution de ne vous laisser rien savoir. Oh! je rougis de ma faiblesse; ce qui seul me justifie, c'est que jamais vous ne me connaîtrez. Apprenez le donc, il y a une femme dans le monde qui souffre quand vous souffrez, dont le regard se voile de larmes quand vous êtes triste, qui donnerait vingt fois sa vie pour vous rendre heureux, mais qui mourra sans que vous l'ayez jamais reconnue, plutôt que de perdre l'estime, l'intérêt, l'amour même, que vous dites éprouver pour elle, et qui pourrait s'évanouir à ma vue comme un beau songe au réveil subit du dormeur.

"Laure."

Edgard, ne suis-je pas le plus malheureux des mortels ? Dites, cette femme n'a t-elle pas été créée pour me tantaliser, si je puis me servir de cette expression ? Est-ce que les dieux de l'antiquité ont jamais inventé de semblables supplices pour tourmenter les humains ? Je n'y puis plus tenir. Il faut que je découvre cette inconnue. Quelle soit laide, vieille, difforme, n'importe, j'aime mieux cela que l'incertitude. Qu'on me frappe en pleine poitrine, c'est fort bien, j'accepte le coups en homme de cœur; mais suspendre au-dessus de ma tête l'épée de Damocles, sans qu'elle ne s'abatte jamais en me menaçant sans cesse, cela est insupportable, la position n'est plus tenable.

La curiosité me dévore, je sens

mon cerveau en feu, et ce qu'il y a de pire c'est que je crains fort d'avoir pour toujours perdu cette quiétude dans laquelle je vivais, et qui était pour moi la plus grande garantie contre ces chagrins du cœur que j'éprouve aujourd'hui, et au sujet desquels j'avais bien souvent plaisanté.

Edgard, écoutez-moi. Jusqu'à présent j'avais ignoré l'ascendant que pouvait prendre une femme sur moi. Comme Laure me le disait, l'amour je ne le connaissais pas. Je me croyais un philosophe, je n'étais qu'un enfant. Si Laure n'est pas un monstre, comme je l'espère, je sens combien je serais heureux de pouvoir passer ma vie auprès d'elle, et pour ce bonheur je suis résolu de tout tenter.

Je pars immédiatement pour Belœil, d'où sont datées ses lettres. Souhaitez-moi bon succès. Les vœux d'un ami ne peuvent que me porter chance. Avant de prendre le train j'écris ces quelques lignes à Laure :

" Mademoiselle,

" Vous m'aimez, dites-vous, et vous savez que je vous aime. Donc s'il y a entente entre nous vous n'avez plus le droit de me traiter comme vous le faites. Votre devoir est de vous nommer. Vous souffrez, je souffre, laissez-moi enfin le pouvoir d'aller vous consoler, et oublier près de vous tout ce que vous m'aurez fait endurer. Laure, que vous ai-je fait pour me traiter avec si peu de confiance. Ne savez-vous pas que pour moi le physique est très peu de chose, que c'est la beauté de l'âme que je recherche avant tout. Si donc vous êtes laide, je vous aimerai laide, et ne voudrais pas vous voir belle, car ce ne serait plus vous. Ne comparez plus mes sentiments aux beaux songes ; ils sont bien réels, et vous me feriez injure en doutant encore de ma sincérité."

Edgard, ne me regardez pas trop comme un Don Quichotte de la Manche. Tous les hommes ont leur folie, moi j'ai celle de courir après l'inconnu, et j'irais, comme Enée, jusqu'aux enfers pour le découvrir.

GASTON.

IV

Belœil, 187...

A Monsieur Edgard T...

Edgard, je ne vous envoie qu'un mot pour vous prouver que je suis encore de ce monde. Vous avez de graves inquiétudes à mon sujet ; eh bien ! rassurez-vous. Gaston n'est pas mort, Gaston vit encore. Le mutisme que j'ai gardé depuis un mois avait pour cause le dépit. Je n'avais rien reçu, je n'avais rien découvert de cette fée mystérieuse dont le souvenir me hantait comme un cauchemar. J'étais une risée, il n'y avait plus à douter ; j'entendais vos sarcasmes et vos rires railleurs, qui arrivaient à mes oreilles comme des sons discordants, jusque dans mon sommeil, et me réveillaient en sursaut. J'envoyais Laure à tous les diables, et souvent vous avec elle. J'aurais voulu me revoir au fin fond de la Chine. Les chinois n'ont pas d'idées extraordinaires, et laissent les originaux de mon espèce se renfermer autant qu'ils le veulent dans leur scepticisme, sans jamais avoir la fantaisie de vouloir les en tirer. Le peuple de l'assafœtida me semblait le plus sensé de tous, dans mes moments de rage. Au moins, me disais je, ces gens là, s'ils ont de l'invention, ce n'est pas pour tourmenter le moral. La Chine était devenue le pays de mes rêves ; j'aurais voulu être tourné en chinois, en véritable chinois, avec des yeux

taillés en saucier, une tresse de cheveux me descendant sur les talons, et un esprit de chinois; ce n'était pas trop demander pour être délivré des tracas que Laure me causait. J'étais dans ces dispositions, lorsqu'enfin hier, hier seulement, on me remit un petit billet tout rose parfumé et plié avec un chic tout particulier. C'était bien elle, à l'adresse j'avais reconnu l'écriture. Tout ce qu'elle fait est bien fait. Encore un tort de plus pour me faire tenir aux chinois. Je n'osais ouvrir, je demeurais là, bêtement, devant ce pli, comme s'il allait me jouer un mauvais tour. Qu'allait-il m'apprendre, il y avait si longtemps que je n'avais reçu de ses nouvelles. Ne valait-il pas mieux jeter le tout au feu et en finir? Mais non, je veux savoir, et d'une main rassurée je brise le cachet. Voici ce que j'ai lu:

"Le spectre de la mort est bien fait pour briser les résolutions les plus déterminées. C'était décidée, je ne voulais plus vous voir; je vous en avais trop dit, je m'étais condamnée à garder éternellement le silence, lorsqu'un soir vint frapper à ma porte un être hideux à l'aspect décharné. Il ne marchait pas, il semblait se trainer péniblement. Son regard était vague, son teint pâle et livide. Il s'avança lentement vers moi, s'assit à mon chevet et m'enlaçant de ses bras: viens, dit-il, Caron t'attend; et sans que je pusse me défendre, il m'entraina rapidement vers la barque fatale. C'en était fait de moi; j'allais passer le Styx pour entrer au noir Tartare, lorsque le nocher des enfers, n'oubliant pas ce qui lui était dû, s'informa si je pouvais payer le tribut. Sur ma langue nulle pièce; mon conducteur honteux de sa méprise, m'abandonna bien vite sur les bords du fleuve, et le bateau s'en retourna sans moi. Mais il m'a fallu plus de trois semaines pour revenir de si loin. Dans ce voyage terrible, votre souvenir me poursuivait sans cesse; ne plus vous revoir était mon plus grand chagrin, et aujourd'hui, après avoir été sur le point d'être séparée de vous pour toujours, je ne me sens plus le courage de refuser la demande que vous me faites dans votre dernière lettre. Venez donc demain soir à la demeure de Madame M., qui se trouve sur la grande route et que vous connaissez bien; je serai seule au jardin et vous attendrai.

"Ne frappez pas, ouvrez tout simplement la barrière et venez me trouver au fond de l'allée principale, où il y a un berceau.

"Adieu, Gaston, je tremble en vous accordant cette faveur. Qu'allez-vous penser de moi.

"LAURE."

Edgard, vous concevez ce que j'ai éprouvé après cette lecture. Qui peut elle être? Elle me donne rendez-vous chez Madame M., qui est une personne fort âgée, passant de beaucoup la soixantaine. Veuve depuis de longues années, vivant seule avec quelques anciens domestiques, ne me connaissant nullement, cette femme ne peut avoir conspiré contre moi, ni même permettre que l'on se serve de sa demeure pour se moquer d'un homme qui ne lui a jamais rien fait.

Donc, je ne crains plus les railleurs, et je vais aller d'un pas assuré au lieu qu'on me désigne; mais je me sens une anxiété mortelle, je brûle de connaître la réalité.

Dans deux heures je saurai tout. Le vœux le plus ardent que je fais c'est de n'être plus à la peine d'envier les chinois. Si vous étiez à ma place vous comprendriez que tout en les enviant on est fort à plaindre d'être réduit à vouloir leur ressembler; je vous souhaite de ne jamais en venir là, et malgré tout je vous conserve une sincère amitié.

GASTON.

V

A Monsieur Edgard T..

Edgard, accourez bien vite. Je l'ai vue enfin; non en rêve, non en fumée, mais bien en chair et en os. J'ai entendu sa voix, qui m'a semblée la plus suave musique qui ait jamais retenti à mon oreille. J'ai senti sa petite main trembler dans la mienne, et j'ai cru devenir fou de bonheur. Elle était bien réellement là, ma Laure bien-aimée, dans ce berceau que je bénis, et ce n'était pas un monstre, ni une vieille aux cheveux blancs; non, c'était une charmante figure, une jeune fille dans toute sa fraîcheur et sa grâce. C'était, devinez; je ne vous le donnerai pas en cent, je ne vous le donnerai pas en mille, ce style est passé, et je ne veux plus me souvenir du passé, le présent seul m'intéresse. Cette femme, je l'avais déjà vue, et se peut-il que j'aie passé devant elle sans deviner quelle âme se cachait sous cette délicate enveloppe? Je n'ai su que vous dire: elle a de fort beauv yeux noirs, un nez quelque peu fripon, une bouche moqueuse. Je viens de vous la nommer. Oui, c'était elle; Alice de C. est mon inconnue, ma déesse, ma fée, ma fine mouche enfin, que je ne veux plus laisser s'envoler. Oh! Edgard, le plus heureux moment que j'ai encore éprouvé fut hier soir lorsqu'entrant dans cette mystérieuse allée, où l'on m'avait donné rendez-vous, je l'aperçus sur un banc d'osier, timide et tremblante à mon approche; elle n'avait osé se lever, mais me tendant la main elle murmura bien bas, tandis que son doux regard s'abaissait vers le sol pour voiler une larme:

—Gaston, pardonnez-moi.

Lui pardonner! qu'avais-je à lui pardonner? de m'avoir fait connaître une vie toute nouvelle? de m'avoir révélé un bonheur qui sans elle aurait toujours été pour moi un mystère?

N'était-ce pas moi qui devais lui demander pardon de l'avoir méconnue à ce point, de l'avoir fuie lorsque j'aurais dû le premier aller rendre hommage à tant d'esprit, de talents, de qualités réunis? Aussi, vous concevez avec quelle humilité je m'accusai de tous mes torts, en lui demandant de ne pas me haïr, d'avoir pitié de celui qui désormais ne pouvait plus vivre sans elle. Son silence, son trouble, son émotion, me montrèrent assez, tout ce que je devais espérer.

Pour la première fois son regard rencontra le mien, et je demeurai comme fasciné sous le charme de ses deux grands yeux noirs. Alors je sentis une main se poser sur mon épaule et une voix qui me fit tressaillir prononça ces paroles:

—Ah! Gaston, je vous l'avais bien dit qu'il fallait vous départir de vos travers.

Je me détournai subitement, c'était ma mère.

Edgard, j'étais la victime d'une conspiration.

Comme un lâche, j'avais fui le danger et le danger avait couru après moi. Mais je ne lui en veux pas trop de m'avoir attrappé. Vous voyez que j'avais raison lorsque je disais que ma mère n'est pas une personne à abandonner ce qu'elle a entrepris; en cette occasion elle a réussi au-delà de ses espérances. Je suis devenu amoureux fou de ma petite Alice, et c'est bien le cas de dire: Ce que femme veut Dieu le veut.

Accourez vite, Edgard, je n'attends plus que vous pour accomplir l'acte solennel qui doit assurer mon bonheur.

GASTON.